



**HAL**  
open science

## Projection du Moyen Âge. A la lumière de l'obscurité

Christopher Lucken

### ► To cite this version:

Christopher Lucken. Projection du Moyen Âge. A la lumière de l'obscurité. La revue du ciné-club universitaire, 1998, Le Moyen Âge au cinéma, pp.6-7. <hal-04233506>

**HAL Id: hal-04233506**

**<https://hal.science/hal-04233506v1>**

Submitted on 9 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



ciné-club  
universitaire  
genève



# Le Moyen Age au cinéma

19 janvier - 30 mars 1998  
Auditorium Arditi-Wilsdorf

## Projection du Moyen Age A la lumière de l'obscurité

Une projection de lumière dans une « nuit mérovingienne ». C'est ainsi qu'au seuil de la *Recherche du Temps perdu*, apparaît la « lanterne magique » dont les parents de Proust coiffaient la lampe de leur enfant pour le distraire, le soir quand, seul dans sa chambre, il avait l'air trop malheureux : « à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme un vitrail vacillant et momentané ». Ancêtre du projecteur et forme rudimentaire du cinématographe, la lanterne magique serait une sorte d'avatar moderne des vitraux dont furent percés les murs des cathédrales médiévales.

Composante essentielle de l'architecture gothique, le vitrail permet d'ouvrir l'église à la lumière, de la transformer en un palais de verre aux murs diaphanes. Comme l'écrit l'abbé Suger, architecte de la cathédrale de Saint-Denis (XIIe s.), elle « brille grâce à la lumière incessante et merveilleuse des vitraux les plus brillants, qui y répand une beauté intérieure ». « Œuvre nouvelle » née d'une « lumière nouvelle ». Produit d'une esthétique qui fait de la lumière la source et l'essence de toute beauté visuelle : manifestation sensible de la lumière divine et figure même de l'âme dont la présence donne sens à toute œuvre d'art. Par son intermédiaire, l'esprit aveuglé par les ténèbres peut s'élever jusqu'au point lumineux qui en est la source transcendante. Le rayon de soleil qui traverse le vitrail sans le briser devient du même coup la représentation emblématique de l'Incarnation du Christ dans le corps virginal de Notre-Dame. Et Chrétien de Troyes, dans son roman *Cligès*, ne manque pas d'associer la verrière et la lanterne pour expliquer le phénomène de la vision : le cristal de l'œil est pénétré par la lumière sans être blessé – et il ne l'est pas davantage quand la flèche d'Amour y imprime, comme sur un écran, l'image de l'aimé pour qu'en son absence le cœur

puisse la regarder.

La clarté qui frappe le vitrail se diffracte toutefois en d'innombrables petits fragments de verre multicolore qui, reliés les uns aux autres, forment une trame narrative : un épisode de la sainte Ecriture ou quelque vie de saint tirée de la *Légende dorée*. La cathédrale se métamorphose ainsi en une *Bible des pauvres* dont les reproductions, comme celles qui ornent les manuscrits enluminés, doivent permettre à ceux qui ne savent pas lire de connaître les principaux événements du christianisme – *Bible de pierre*, ou plutôt *Bible de verre* ou *Bible de lumière* : livre illustré d'images lumineuses projetées contre les murs d'une salle de cinéma populaire consacrée au culte de Dieu.

Cependant, la légende que projette la lanterne magique de Proust vient d'ailleurs. « Au pas saccadé de son cheval, Golo, plein d'un affreux dessein, sortait de la petite forêt triangulaire qui veloutait d'un vert sombre la pente d'une colline, et s'avancait en tressautant vers le château de la pauvre Geneviève de Brabant. [...] Golo s'arrêtait un instant pour écouter avec tristesse le boniment lu à haute voix par ma grand'tante, et qu'il avait l'air de comprendre parfaitement, conformant son attitude, avec une docilité qui n'excluait pas une certaine majesté, aux indications du texte ; puis il s'éloignait du même pas saccadé. Et rien ne pouvait arrêter sa lente chevau-chée ». Succession d'images entrecoupées seulement par la lecture qui les accompagne, cette légende, qui se déroule au rythme du cheval de son héros maléfique, raconte les malheurs subis par l'épouse de Siegfried, Geneviève de Brabant, persécutée par l'intendant de son mari, Golo, dont elle a repoussé les avances (voir l'article de Yasmina Fœhr-Janssens, « Golo ou l'enfant disparu », *Equinoxe*, 16, 1996, *Lire le Moyen Age?*). Aventure issue de ce « temps de barbarie et d'ignorance » à laquelle est habituellement identifié le Moyen Age : âge de ténèbres surgi des ruines de l'empire

romain et sillonné de personnages diaboliques s'adonnant à la luxure et au crime et condamnés à une perpétuelle errance. « Certes, reconnaît Proust, je leur trouvais du charme à ces brillantes projections qui semblaient émaner d'un passé mérovingien et promenaient autour de moi des reflets d'histoire si anciens. Mais je ne peux dire quel malaise me causait pourtant cette intrusion du mystère et de la beauté dans une chambre » transformée en une sorte de *camera obscura*. Les images lumineuses révélées par la lanterne magique semblaient remonter le fil de la nuit des temps comme des visions fantasmagoriques pour faire leur apparition à l'intérieur de l'espace quotidien.

Le cinéma paraît entretenir avec le Moyen Age une étroite parenté. L'un et l'autre sont composés d'ombre et de lumière. Le Moyen Age semble offrir un imaginaire propice à enclencher le moteur de la caméra. Et celle-ci, mieux que d'autres formes d'art, permettrait de mettre en lumière le sol ténébreux sur lequel s'est déployé le monde visible (d'éclairer la chambre interdite de Barbe-Bleue); ce monde refoulé auquel le Moyen Age prête ses apparences. D'autant que le cinéma rappelle, par sa technique même, les fées, fantômes et autres apparitions merveilleuses et insaisissables dont la nuit gothique serait le lieu privilégié. Ainsi, « le corps de Golo lui-même, d'une essence aussi surnaturelle que celui de sa monture, s'arrangeait de tout obstacle matériel, de tout objet gênant qu'il rencontrait en le prenant comme ossature et en se le rendant intérieur, fût-ce le bouton de la porte sur lequel s'adaptait aussitôt et surnageait invinciblement sa robe rouge ou sa figure pâle toujours aussi noble et aussi mélancolique, mais qui ne laissait paraître aucun trouble de cette transvertébration ». La réalité devient le support d'un monde immatériel perdu dans les brumes d'un autre temps. Le « bouton de la porte » ne permet plus de sortir de la chambre; « le voilâ qui servait maintenant de corps astral à Golo ». La lanterne magique fonctionne comme un dispositif symbolique permettant d'illustrer ce qui se joue dans les premières pages de la *Recherche*. Le livre s'ouvre sur le cou-

cher du narrateur; mais son sommeil est avant tout l'occasion d'un réveil. Et cet éveil a lieu à l'intérieur d'une chambre plongée dans le noir. Il y fait nuit. Le temps « d'ouvrir les yeux pour fixer le kaléidoscope de l'obscurité », qu'est retrouvé le souvenir de ce qui avait été rejoint dans le rêve: « un âge à jamais révolu de ma vie primitive », « telle de mes terreurs enfantines ». « Tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années ». Images du passé qui se déroulent et se superposent les unes aux autres comme dans un film défilant à toute vitesse en un fondu enchaîné incessant: pour emporter sous ses reflets éblouissants la chambre toute entière, noyée désormais au milieu de toutes les autres chambres qui habitent la mémoire du narrateur. « Souvent ma brève incertitude du lieu où je me trouvais ne distinguait pas mieux les unes des autres les diverses suppositions dont elle était faite, que nous n'isolons, en voyant un cheval courir, les positions successives que nous montre le kinétoscope ».

Reste à attendre la fin de la projection. Retrouver « la bonne lampe habituelle » qui, « réflecteur ôté et abat-jour remis, allait, comme après le gai réveil d'un rêve (...), éclairer (le) livre d'une franche lumière douce et ronde, en laissant le mur dans un demi-jour où la place mystérieuse, la trappe invisible par où les fantômes étaient apparus était confondue dans le reste du mur » (*Jean Santeuil*). Quitter les lueurs chatoyantes et sulfureuses des vitraux et de la « nuit mérovingienne » qui ont envahies la salle de cinéma; sortir enfin à la lumière du jour: retourner aux *Temps modernes*...

Christopher Lucken